

En France, la santé mentale et la souffrance psychique font l'objet d'un discours sur le « malaise dans la civilisation ». Il se résume dans la double idée que le lien social s'affaiblit et qu'en contrepartie l'individu est surchargé de responsabilités et d'épreuves qu'il ne connaissait pas auparavant. La preuve de ce malaise se trouve dans ces pathologies sociales, ces maladies du lien qui se développent dans notre monde moderne. Les professionnels de santé mentale sont tous préoccupés par les relations entre l'évolution des valeurs et des normes de la vie sociale, d'une part, et les problèmes psychopathologiques d'autre part. En effet, dans les discours sur la souffrance psychique et la santé mentale, la référence à la vie sociale, aux transformations institutionnelles et normatives est permanente. Ainsi, une foule de cliniciens pensent que les pathologies du lien social se développent (comme les addictions, le stress post-traumatique ou les troubles du comportement) ; les acteurs de l'entreprise (organisations patronales et syndicales, directions des ressources humaines, cabinets de conseils) sont mobilisés par la souffrance au travail et le stress qui seraient l'expression de nouvelles pressions résultant des transformations des modes de management ; les équipes municipales se penchent sur les souffrances psychiques des exclus, des pauvres, des femmes et des minorités en se référant à la notion récente de souffrance psychosociale (car la souffrance sociale est psychologique). A différents niveaux et dans différents contextes (le salarié harcelé ou la personne atteinte de psychose ne se traitent pas de la même manière), la santé mentale semble poser aux acteurs et aux observateurs du domaine la question du vivre-ensemble, du destin du lien social dans les sociétés démocratiques où règnent l'individualisme de masse et le capitalisme globalisé. Les murs de l'asile sont bien tombés, mais parallèlement une souffrance psychique sans fin s'est progressivement mise à sourdre de partout, souffrance qui trouve sa réponse dans la quête de la santé mentale.

Le thème du malaise, étiquette qui rassemble toutes ces souffrances, du moins en France, est particulièrement prégnant. L'usage banalisé d'entités traditionnellement psychopathologiques (la dépression, le traumatisme, l'anxiété, etc.) dans des situations extrêmement nombreuses et hétérogènes conduit bien souvent acteurs et observateurs à parler de psychologisation, de psychiatrisation, de pathologisation, de médicalisation, voire de biologisation de la vie sociale. Le lien social s'affaiblit et, en conséquence, l'individu doit de plus en plus s'appuyer sur lui-même, sur ses capacités personnelles, sa subjectivité, son « intériorité ». De là cette souffrance psychique de masse et la multiplication de techniques psychologiques, médicales, spiritualistes ou de soutien social prenant en charge les « pathologies du lien ». Le souci pour la subjectivité et l'ancrage de l'autonomie alimentent l'idée que nos sociétés font face à un triple processus de désinstitutionnalisation, de psychologisation et de privatisation de l'existence humaine. Ces « -isation » en tout genre nous disent surtout une chose : la vraie société, c'était avant. Les souffrances seraient *causées* par cette disparition de la vraie société, celle où il y avait de vrais emplois, de vraies familles, une vraie école et une vraie politique, celle où l'on était dominé, mais protégé, névrosé, mais structuré.

Ce topos est devenu fort en vogue et les sociologies qui le théorisent, qu'elles soient formulées par des psychanalystes, des neuroscientifiques, des philosophes ou des sociologues de métier, ont un trait commun fondamental : elles sont individualistes. Les analyses que je viens d'évoquer sont prisonnières du grand problème qui condamne l'individualisme à la confusion : l'opposition entre l'individu et la société, et dans la foulée, l'opposition entre la subjectivité et l'objectivité, l'intériorité et l'extériorité, la nature et la culture. Cette série d'oppositions peut être résumée dans une équation récurrente depuis deux siècles : « montée de l'individualisme = déclin de la société », ou de ses équivalents : le lien social, la solidarité, la communauté, les repères, la politique, etc., qui renvoient tous à la vie en commun qui est la condition de l'homme. La

souffrance psychique et la santé mentale sont aujourd'hui le test sociologique mesurant le degré de ce déclin. La crainte de la dissolution sociale est un trait des sociologies individualistes.

Alain Ehrenberg, *La Société du malaise*, éd. Odile Jacob essais, p. 14-16

1. Résumez ce texte en 100 mots (+ ou – 10%)

Ne pas oublier de signaler par une barre le décompte tous les 20 mots et d'indiquer le nombre total de mots à la fin du résumé

2. Dissertation

Quand “le lien social s'affaiblit”, “en contrepartie l'individu est surchargé de responsabilités et d'épreuves qu'il ne connaissait pas auparavant.”

Vous évalueriez cette opinion de A. Ehrenberg au regard de votre lecture des œuvres au programme.